

We Can Do It! de J. Howard Miller, 1943.*

LE POUVOIR



*LES SOCIÉTÉS MATRIARCALES : EXISTE-T-IL
UN ESPACE OÙ LES FEMMES GOUVERNENT?*

LAISSER LE POUVOIR AUX FEMMES.

La révolution Iranienne : l'espoir d'un
pouvoir pour les femmes?

Février 2023

V O L 0 1



AVANT PROPOS, LE THÈME DU POUVOIR

Salut vous !

Nous sommes une association féministe mixte et absolument ouverte à toutes et tous.

L'objectif est de communiquer une réflexion engagée et moderne du combat féministe.

A travers des sujets contemporains types clips vidéo, scandales sur twitter ou encore télé réalité, nous tentons de renouveler le combat. Ne vous inquiétez pas, ce journal se veut

sérieux et apportera toujours un approfondissement philosophique et politique. En passant par

Platon, Frida Khalo, ou Emily Ratajkowski, nous avons pour but de débayer les combats

féministes du quotidien.

Enfin, nous tentons de rendre nos convictions avec le plus de réflexions et de nuances possibles. Passer outre les divisions et les clichés à la noix permet de faire obstacle à une toute nouvelle forme de féminisme basée sur le rejet de l'autre et sur des convictions plutôt bancales...

Le journal sera toujours composé de plusieurs éléments: une partie politique/philosophique, une annexe artistique et une annexe internationale.

Bonne lecture et on attend vos retours sur notre instagram:
[cliccheveuxlongs_ideescourtes](#)



SOMMAIRE

- ① *Les sociétés matriarcales : existe-t-il un espace où les femmes gouvernent?*
- ④ *Laisser le pouvoir aux femmes.*
- ⑦ *À lire : Le Pouvoir, de Naomi Alderman.*
- ⑨ *Philosophie et féminisme : la question double d'un "pouvoir".*
- ⑫ *Rubrique artistique : L'appropriationnisme ou l'affirmation d'un pouvoir féministe en art.*
- ⑭ *Rubrique internationale : La Révolution Iranienne : l'espoir d'un pouvoir pour les femmes ?*



LES SOCIÉTÉS MATRIARCALES :

EXISTE-IL UN ESPACE OÙ LES FEMMES GOUVERNENT ?

Le monde tel qu'on le connaît ne fait que refléter, et ce depuis toujours, la présence, la volonté et la domination de l'homme. Aucune sphère de la société n'est épargnée, de l'espace public au monde professionnel jusqu'au cercle proche, la famille ou bien même l'intimité. Mais ce qui relève de fait à un paysage patriarcal ne représente pas l'entièreté de ce rapport de force qui nous paraît ancré et difficilement malléable. Tellement surprenant que certains journalistes questionnent l'existence même de ces sociétés.

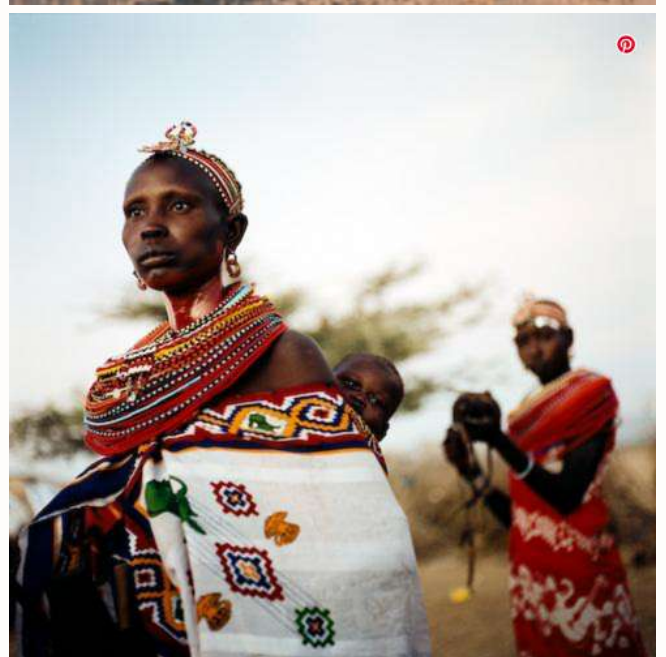
Cependant, bien que ces sociétés demeurent une minorité incontestée et que leur rôle n'est que minime quant à l'espace qu'il occupe étant souvent restreint à un cercle bien plus fermé tel que celui de la famille, il est pertinent de comprendre l'existence même de ces sociétés et de leur utilisation et interprétation dans le cadre d'une décrédibilisation d'un horizon d'une puissance féminine sociétale. Loin de tout ce que nous avons

connu, qu'est-ce que vivre dans une société où la femme n'est pas objet de soumission ? Qu'est-ce que vivre dans une société où la femme est puissante et en quoi cela a été approprié comme une arme contre l'émancipation même de la femme ?

“Le pilier, la colonne vertébrale”, ces mots sont utilisés pour décrire les femmes dans ces sociétés selon les mots de Nadia Ferroukhi, photographe.

Son travail s'inscrit dans une mise en lumière de dix sociétés matrilineaires, c'est-à-dire des sociétés où le pouvoir se transmet de mère en fille et où la femme est située à la tête de sa lignée. Cette photographie met ici en scène un groupe de femmes à 300 km de Nairobi, à la tête d'une tribu sans hommes.

Les sociétés matriarcales ne sont cependant pas un reflet symétrique du patriarcat. La femme ne domine pas, mais est située au cœur de la famille, de la lignée et de la vie sociale.



Nadia Ferroukhi

Le mythe d'une société matriarcale ou instrumentalisation au profit d'une puissance masculine justifiée

En effet, la société matriarcale est bien une réalité dans certaines régions bien précises du monde. Mes recherches ne sont cependant pas sans appel quant à la construction d'un mythe et d'un imaginaire ne faisant que renforcer une société où l'homme domine. En outre, il est défini par l'anthropologue Françoise Héritier comme une histoire *qui justifie que les hommes dominent maintenant les femmes et détiennent le pouvoir. On raconte ainsi des histoires de temps anciens où les femmes avaient le pouvoir et le savoir, mais les utilisaient fort mal. Ce qui justifie l'intervention masculine pour les remplacer.*

Musée du Louvre, Paris



Robert Paris parle même de leur présence comme à l'origine de "guerre sociale". En effet, l'utilisation de l'idée d'une société patriarcale est bien souvent faite pour mettre sur le devant de la scène les dangers de la femme dans sa puissance, souvent décrite comme imposée de manière violente. Ces discours sexistes ne sont bien sûr pas le reflet d'une réalité, ni d'hier ni d'aujourd'hui.

À tel point qu'en 2018 le Journal de Montréal, quotidien français le plus diffusé en Amérique, écrit un article entier dédié au danger d'une "société matriarcale" qu'est devenue le Canada et plus précisément la région de Québec. "*Dans notre matriarcat, la mère est tour à tour castratrice et complaisante.*" ou encore "*La mère est forte et ne se prive pas d'envelopper son petit garçon de son amour étouffant*" La force de la femme, encore une fois ramenée à son rôle de mère, est associée à une violence incontrôlée nuisible pour l'enfant.

L'horizon même d'une société où la femme prendrait plus de place et de pouvoir est donc décrié et caricaturé tant il effraie.



Metropolitan Museum of Art, New York City

En référence au livre “Femmes puissantes” de Léa Salamé, le Point nomme un article « Les hommes ont été éduqués dans la peur de la femme puissante ». En effet, la libération de la parole des femmes sur leur vécu au travers de situations violentes à l’origine d’une domination masculine ne fait qu’ébranler et remuer les écrits de nombreux hommes sur un danger que représenterait ce changement de société, bien qu’il est loin d’être réellement observable. Le terme féministe a même une forte connotation péjorative, souvent perçu et surtout bien souvent instrumentalisé comme une arme contre les hommes, comme si la montée en puissance de la femme était un danger imminent ne menant qu’à la soumission de l’homme. Aussi ridicule que cette assertion puisse paraître, elle correspond à une réalité dans l’imaginaire que peuvent adopter et partager de nombreux individus, ne menant qu’à une peur grandissante de la société matriarcale.

Si la société matriarcale n’a donc trouvé son intérêt dans les médias que principalement comme outil de décrédibilisation de ce qu’est une femme puissante au sein d’une société, elle a su également ouvrir le pas à une prise de conscience sur la possibilité d’un monde qui ne serait pas dominé par l’homme. L’existence même de cette opposition littéraire entre le patriarcat et le matriarcat interroge sur la possibilité même d’une égalité. Une égalité pure entre hommes et femmes est-elle possible dans un monde où les extrêmes semblent être les seules formes de pouvoir réellement possibles? Ceci nous mène au contrat social de Rousseau, décrivant un monde dans lequel sans loi ou règles la seule loi qui vaille soit la loi du plus fort, ou l’un doit toujours prendre le dessus sur l’autre s’il veut

survivre ou conserver ce pouvoir. Ceci nous mène au contrat social de Rousseau, décrivant un monde dans lequel sans loi ou règles la seule loi qui vaille soit la loi du plus fort, ou l’un doit toujours prendre le dessus sur l’autre s’il veut survivre ou conserver ce pouvoir. L’existence même de ces sociétés, qu’elles appartiennent au passé ou au présent, ne représente pas un modèle de société mais un espoir quant à la possibilité pour la femme de trouver sa place dans une société égalitaire, modèle qui ne voit que son espoir dans l’établissement de règles et de lois comme base d’une société homogénéisée, ou le pouvoir n’est pas synonyme de domination.

Laura-Luna CARGILL-PEREZ





LAISSER LE POUVOIR AUX FEMMES

Le 16 mai 2022, Elisabeth Borne est nommée première ministre de la République française, devenant la deuxième femme à occuper ce poste de l'histoire. Les médias se sont empressés d'écrire au sujet de sa nomination. Le président a choisi, ou plutôt s'est senti obligé de choisir une femme à la tête du parti exécutif. Autrement, la presse et l'opinion publique se seraient offusqués de si peu d'égalité et de diversité au sein de son parti.

Avant d'analyser cette décision et ses velléités égalisatrices, revenons sur les médias et leur façon d'annoncer cette nomination. En effet, j'espère que vous avez remarqué que personne ne sait qui est Elisabeth Borne: de quel parti politique provient-elle? Que faisait-elle auparavant? Pourquoi l'avoir choisie?. Les médias ont préféré répondre à des questions concernant son sexe, sa sévérité, et en quoi elle remplissait le quotas.

“Lors de la cérémonie de passation avec Jean Castex, Elisabeth Borne a dédié sa nomination « à toutes les petites filles ».”

“Élisabeth Borne à Matignon : une femme Première ministre, «ce devrait être un non-événement»”

“[...]devenant la seconde femme à occuper ce poste sous la Cinquième République après Édith Cresson en 1991.”

Avant sa nomination, les médias s'étaient déjà penchés sur les différents candidats possibles. Il fallait que ce soit une femme et il fallait qu'elle soit de gauche. Ainsi, les hommes se sont vus refuser un poste sous prétexte d'égalité, mais surtout, Elisabeth Borne a été choisie parce qu'elle est une femme. En voulant rendre service à la cause féministe, cette nomination a complètement délégitimé politiquement la première ministre. Que ce soit pour les hommes et les femmes politiques, il semble invraisemblable de mettre au centre des débats l'argument du sexe.

En réalité, l'on a "laissé" le pouvoir à Elisabeth Borne dans le sens où personne n'avait sincèrement envie de le lui donner. C'est un choix stratégique pour influencer l'opinion. Dès lors, l'expression "laisser le pouvoir aux femmes" est problématique, puisqu'encore une fois, ce sont les hommes qui détiennent le monopole de l'action, et les femmes qui ont le droit de la boucler. Pour aller plus loin, je dirais que la première ministre est un symbole, et non une femme politique. Elle est le symbole qui remplit le quota, qui perpétue le rêve de l'égalité politique. En aucun cas, elle est un corps politique à part entière. Elisabeth Borne est seulement l'idéal de l'égalité des sexes en politique.

Ce qui est le plus dérangeant, c'est que finalement, les politiques n'ont pas envie d'admettre des femmes. Il suffit de se pencher sur la composition du gouvernement actuel: 5 ministres femmes pour 11 ministres hommes. Mais alors, Elisabeth Borne a-t-elle été choisie malgré elle ? Certainement pas, elle s'est très sûrement manifestée auprès des bonnes personnes afin d'accéder à la fonction. Ce faisant, étant une femme intelligente, elle a naturellement compris et accepté qu'elle ne serait première ministre que grâce à son sexe mais aussi du fait de son imperméabilité aux revendications sociales. Néanmoins, il faut bien admettre que dès qu'une situation délicate pointe le bout de son nez, les hommes politiques préfèrent envoyer au front une femme politique. Nous pouvons penser à Valérie Pécresse qui s'est retrouvée à la tête d'un parti en déperdition, et qui s'est ridiculisée d'elle-même et par le manque de soutien de son propre clan. De même, Anne Hidalgo n'a même pas obtenu 2 % au sein du PS lors des élections présidentielles. Rappelons-nous que les Républicains et le PS étaient il y a quelques années au top de leur forme, tout en étant dirigés uniquement par des hommes puissants et victorieux, tels que François Hollande, ou Nicolas Sarkozy.

Attention, je tiens à préciser que ces femmes veulent prendre le pouvoir, autant que les hommes. Seulement, le pouvoir leur est interdit lorsque tout se présente bien, et à l'inverse, le pouvoir se présente à elles très facilement lorsque tout se complique. Par conséquent, les femmes politiques sont actives et maîtresses de leurs compétences et de leurs décisions. Elles agissent stratégiquement et de façon réfléchie, de la même façon qu'un homme pourrait le faire. Cependant, elles restent coincées et dépendantes d'une situation délicate et de la volonté de certains hommes politiques.

Dès lors, au lieu de se sentir récompensée pour ses compétences, la pauvre Elisabeth Borne doit bien se sentir un poil vexée...



La Première ministre Elisabeth Borne à l'Élysée, à Paris, le 31 août 2022. (SARAH MEYSSONNIER / AFP)

La « discrimination positive » -Seul moyen d'accéder au pouvoir ?

La discrimination positive oblige à recruter au sein d'une population en difficulté, et permet aux personnes méritantes d'avoir accès à certaines filières dites élitistes. Ce concept est né d'un sentiment de mal-être, de gêne, autour de la question des inégalités. Dans un sens, cette discrimination positive est nécessaire pour introduire les femmes dans des espaces qui leur sont généralement interdits d'accès. Cela permet de donner l'exemple aux autres femmes, ainsi que de stopper les habitudes sexistes de boysband. Ainsi, les femmes qui se sont vues masquer leurs compétences sous prétexte de leur sexe voient cette discrimination comme un avantage.

Pourtant, il est intrigant et même oxymorique de parler d'un avantage au sein d'une discrimination. En effet, on serait tenté de dire qu'un avantage ne peut pas prendre source dans une discrimination. En plaçant la discrimination comme première étape d'introduction à certains lieux fermés aux femmes, la discrimination devient l'argument de vente et d'embauche de ses femmes. Ainsi, en voulant effacer les inégalités des sexes, les quotas exercent l'effet inverse en surlignant en jaune fluo le sexe de la personne.

Par conséquent, peut-on blâmer ceux qui ne respectent pas les quotas ou plutôt, qui ne concentrent pas leur énergie sur le sexe de la personne ? Il faudrait alors, que les quotas ne soient pas respectés des deux sens. Ainsi, des entreprises se retrouveraient uniquement composées de femmes ou d'hommes, embauchés pour leurs compétences.

Sur les réseaux sociaux, l'exemple est souvent encore plus flagrant. Je pourrais citer Victoria De Angelis, membre de Maneskin qui est présentée comme "la touche féminine" du groupe. Devenue symbole de l'égalité des sexes, elle possède pourtant un incroyable talent pour la basse. Malheureusement pour elle, son sexe masque ses performances.

De même pour toutes les émissions de télévision française, il y a une femme dans le jury. Certes, elle possède toujours des compétences, mais le spectateur perçoit qu'elle est ici par obligation morale.

Pour finir, il faudrait arrêter de se focaliser sur le sexe de la personne. Au même titre qu'un homme, une femme doit diriger ou être engagée selon ses compétences. Peut-être qu'aujourd'hui, il faut d'abord passer par l'intermédiaire de la discrimination positive pour au final, réussir à la dépasser totalement.

Léa SÉGARD





LE POUVOIR

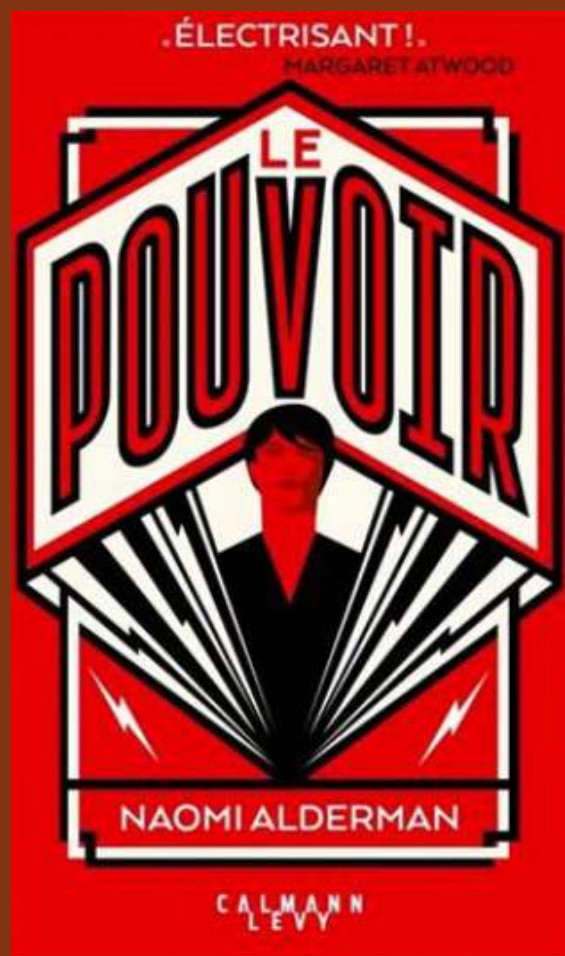
Naomi Alderman

Et si les hommes devenaient le “sexe faible” ? Une inversion du pouvoir serait-elle envisageable ? À l’aune d’une société qui se veut aujourd’hui soi-disant libérée de la terrible et sauvage “loi du plus fort”, les Hommes prétendent ne plus répondre à cette loi barbare dans l’organisation de l’ordre social. Tout le monde s’en est accommodé, et nous avons oublié qu’à l’origine, la société s’est constituée dans le respect de cette loi, les hommes s’étant imposés et définis comme le “sexe fort”. C’est ainsi que nous nous complaisons dans une société patriarcale, en croyant à tort s’être débarrassés de la “loi du plus fort”.

Une remise en question s’impose, et Naomi Alderman, dans son roman *Le pouvoir*, en prend la charge. Salué par Margaret Atwood, ce roman dystopique est unique en son genre. L’auteur se présente comme une historienne de plusieurs millénaires après notre ère et nous conte le passage de la société patriarcale à une société matriarcale. Dans ce roman polyphonique, nous suivons donc l’histoire d’Allie, Margot, Roxy et Tunde, dont les différents destins vont se croiser dans un contexte bien particulier : les femmes, un beau jour, voient en elles se développer un pouvoir électrique.

Ainsi le rapport de force s’inverse, et elles deviennent progressivement les dominantes de l’ordre social. C’est entre enquête ontologique et philosophique que Naomi met en scène des grands thèmes tels que le pouvoir, mais aussi la religion, à travers toute une théologie nouvelle, la sexualité et l’influence qu’elle exerce sur l’Homme, puis enfin la guerre, avec un prisme géopolitique qui nous fait sortir d’une simple portée romanesque.

Ce livre bouleverse tous les préjugés que l’on peut avoir sur la “nature” et “l’essence” de la femme. Non, les femmes ne sont pas naturellement faites pour être gentilles, faibles et douces comme la société nous l’a trop souvent fait croire. Et *Le pouvoir* l’illustre parfaitement bien. En effet, dans l’ouvrage, les femmes, toutes dotées de cette capacité à électrocuter ce qu’elles touchent, renversent la société patriarcale dans laquelle elles n’ont que trop souffert. Mais, en profiteront-elles pour instaurer un régime juste fondé sur l’égalité des genres ? Ou bien feront-elles, au contraire, des hommes leurs subalternes soumis ?



Ce pouvoir dont elles disposent conduit rapidement à de nombreux abus et dérives qui relèveront parfois de la torture, de l'humiliation, voire du meurtre. Force est de constater qu'une femme, autant qu'un homme, peut se montrer cruelle, avide de pouvoir et sans pitié dans l'ouvrage. Autrement dit, Naomi Alderman va au-delà de l'interrogation sur le rapport de force hommes/femmes et la possibilité de l'inversion du pouvoir ; elle mène une enquête ontologique sur la nature profonde de l'humain et son rapport au pouvoir : l'Homme est-il un être intrinsèquement mauvais, dès lors qu'il en a la possibilité ?



L'ouvrage nous dévoile donc ici une véritable déconstruction sociale, dans laquelle le sexe féminin ne détermine absolument pas la "nature" des femmes. Cette idée de déconstruction sociale se retrouve dans les théories féministes phares comme celles de Christine Delphy, pour qui le sexe n'est qu'un prétexte sur lequel s'appuie la domination de genre pour exister. Il n'y aurait alors pas de "nature faible" propre aux personnes de sexe féminin qui justifierait la domination instaurée par la société patriarcale.

Cependant, certains peuvent nier l'impact positif de ce livre dans la lutte pour les droits des femmes. Beaucoup n'y verront que l'image d'un féminisme dominateur, qui ne cherche qu'à renverser les rapports de force et non pas à attendre l'égalité homme-femme.

Non, les femmes ne sont pas naturellement faites pour être gentilles, faibles et douces comme la société nous l'a trop souvent fait croire.

Bien au contraire, cette histoire nous sert de leçon à tous. Naomi Alderman a pour objectif principal de dénoncer les abus de pouvoir qui persistent dans notre société. En inversant les rôles, le lecteur est plus intrigué et tout de suite bien plus choqué par les événements car personne n'est habitué à se retrouver face à une société matriarcale inégalitaire et abusive.

Mais à travers ce renversement de situation, ce sont bel et bien nos sociétés patriarcales modernes que dénonce Naomi Alderman. Il est trop simple d'oublier qu'il existe encore des pays où les femmes ne peuvent sortir seules, voyager sans tuteur, sont privées d'enseignement ou bien subissent des mutilations génitales dès l'enfance. Il s'agit simplement de se pencher sur la situation des femmes en Iran, en Afghanistan ou bien sur le droit à l'avortement qui ne cesse de reculer.

Par conséquent, si cet ouvrage peut apparaître comme une véritable dystopie pour un grand nombre d'homme qui le lit, ne devrait-il pas se demander si cette dystopie n'est pas, et ce depuis des siècles, la réalité des femmes de nos sociétés ?

Sonia BAHLOUL
Amandine SO

PHILOSOPHIE ET FÉMINISME

LA QUESTION DOUBLE D'UN "POUVOIR".

Polyphonique, voilà ce à quoi pourrait ressembler la philosophie selon Michèle Le Doeuff, philosophe féministe du XX^{ème} siècle. Pourquoi cette polyphonie ? Parce qu'elle pourrait être une solution à la barrière entre philosophie et féminisme, ou même, philosophie et femmes, tel qu'elle le développe longuement dans l'article auquel nous devons notre nom, *Cheveux longs, idées courtes* (1980). Michèle Le Doeuff est en effet l'une des grandes enquêtrice de cette question centrale : pourquoi les femmes sont-elles si absentes de l'institution philosophique ? Nous partons de là pour interroger le double sens de "pouvoir" dans le cadre de l'institution philosophique et de son rapport aux femmes et au féminisme. Tout d'abord le pouvoir renvoyant à l'*autorité intellectuelle* des femmes : comment l'imposer dans une institution qui historiquement leur a donné peu de place ? Puis, le pouvoir au sens de la *possibilité* de faire de la philosophie féministe : les théories féministes peuvent-elles investir ce domaine ?

La relation des femmes à la philosophie n'est pas des plus évidentes

La première chose que Le Doeuff dégage est un constat historique : les femmes, même si elles rattrappent petit à petit ce retard, ont souvent été absentes de la pratique philosophique. Et quand se penche donc sur les rares femmes qui y sont présentes, telles que par exemple Hipparchia (courant cynique), Héloïse (femme de lettres, abesse), Elisabeth de Bohême (courant rationaliste) et la célèbre Simone de Beauvoir (courant existentialiste).

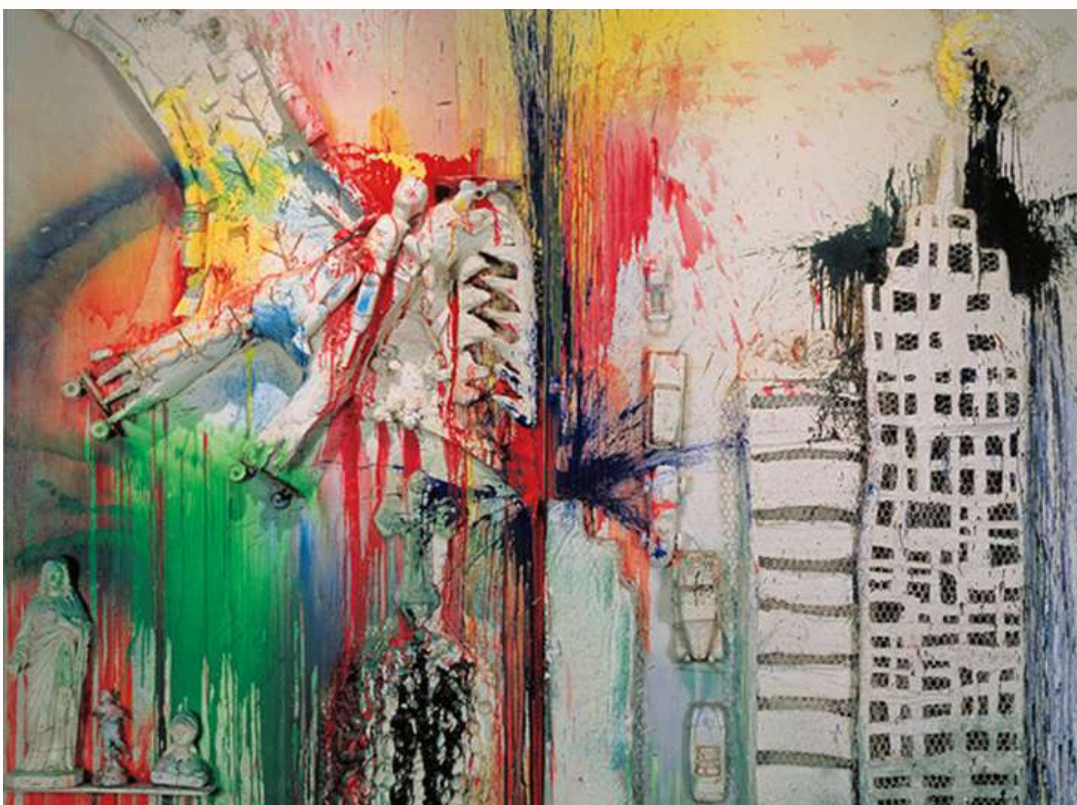


Mary Beth Edelson, Totem Series: Snake Goddess via Metropolis, 1971 Courtesy BlackBook Presents and Sotheby's

Cependant en listant ces femmes Le Doeuff remarque une chose : elles sont toutes connues relativement à un philosophe homme célèbre, Elisabeth de Bohême étant la correspondante de Descartes, Beauvoir l'amie de Sartre, Héloïse l'élève et l'amante d'Abelard, etc. Elles sont tantôt "l'amatrice", la "disciple" ou "l'amoureuse", tel que le théorise Le Doeuff pour souligner que dans la philosophie, les femmes ont occupé des places bien précises et limitées.

Autrement dit, elles n'ont eu accès à la pratique philosophique que par la médiation d'un homme, sans bénéficier de l'entrée par l'institution elle-même. Or, l'institution jouant comme un tiers qui défait la relation duelle (que les hommes ont pu, eux aussi, entretenir via un maître ou un ami) et que les femmes n'y ont pas accès, l'autonomie intellectuelle leur est plus compliquée à atteindre. De plus, puisque loin d'incarner l'imaginaire collectif qui incombe la discipline philosophique, les femmes ne sont souvent pas prises au sérieux dans leur démarche intellectuelle. Cela, Le Doeuff le fait remarquer en s'appuyant sur l'expérience que Beauvoir partage dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée* : pour cette dernière, c'est Sartre qui incarne la philosophie et elle-même ne peut être philosophe car doute, reconnaît son ignorance. Le Doeuff souligne l'envers problématique de ce que nous appellerions maintenant une misogynie intériorisée : Beauvoir, pourtant reconnue et même de son temps comme une philosophe émérite, a une difficulté à croire en l'autorité de sa parole.

C'est donc quelque part une question de confiance en soi, qui paraît bête mais se pose naturellement au regard des conditions que nous venons de décrire. Comment se sentir à l'aise et légitime dans une institution qui nous met au banc ? Nous parlons ici de philosophie mais c'est le cas dans bien des domaines, à chaque fois où il se constitue à la mesure d'un genre et à défaut de l'autre ; par exemple dans le monde de l'art (cf "Guerrillas Girls" de Rihana Machouk dans notre numéro de janvier). Le Doeuff estime en ce qui concerne la philosophie que les femmes n'ont rien à attendre d'elle, car c'est un discours intrinsèquement masculin, pour toutes les raisons que nous avons vu précédemment. Il ne s'agit pas non plus pour les femmes de l'abandonner, mais que si elles la ré-investissent, il faut qu'elles le fassent conscientes de ce qui fait problème dans le discours et l'institution philosophique.



Pirodactyl over New York, 1962, Niki de Saint-Phalle

Le féminisme en philosophie : est-ce possible ?

Tel que nous l'avons vu, il peut être compliqué de se poser comme penseuses en tant que femmes, de s'affirmer comme ayant de la valeur intellectuelle, dans un monde philosophique structurellement masculin. Cette exclusion systémique des femmes dans la philosophie pose alors une difficulté à la réinvestir dans le cadre bien particulier du féminisme. Nancy Bauer, philosophe américaine notamment spécialisée dans la philosophie féministe, analyse par ailleurs que les représentations liées respectivement au féminisme et à la philosophie font apparaître une incompatibilité : la théorisation féministe est perçue comme une activité militante voire politisée, dont la dimension scientifique est libre (elle est par exemple étroitement liée aux sciences sociales). L'idée serait donc que le féminisme n'aurait pas sa place dans l'institution philosophique, activité non seulement masculine (nous l'avons largement vu), mais qui se voudrait bien distincte des sciences sociales et du militantisme, a priori plus conceptuel, plus spirituel, etc.

Et puis, admettons qu'aborder en philosophie notamment des sujets tels que la condition des femmes, ou plus encore faire de la philosophie féministe, demande cette audace de bousculer les consciences. Car beaucoup de femmes n'osent pas tout simplement pas parler de féminisme, au risque d'apparaître comme la "féministe rabat-joie", expression qu'utilise Sara Ahmed dans *Cahiers du genre*. Le terme, assez parlant, constitue une explication à : pourquoi toutes les femmes ne sont pas féministes ? Parce que la féministe brise le consensus social en soulevant les problèmes avec lesquels un certain nombre de personnes vivent sans le savoir.

Ainsi, elle peut devenir une "paria affective", car elle ressent un décalage entre ce qu'elle devrait ressentir, mais qu'elle ne peut pas car a trop conscience que ce devoir est problématique. Par exemple, devoir se réjouir de la virginité d'une femme, l'applaudir d'avoir su "rester pure", alors même que le concept de virginité est un consensus social (et n'existe pas scientifiquement).

Voilà que nous retombons sur cette "polyphonie" évoquée au début : se constituer dans le dialogue avec autrui et former un collectif peut aider à ce que Le Doeuff appelle le "toupet philosophique" ; ce qui renvoie ni plus ni moins à oser parler de certains sujets, mais surtout à les théoriser dans le cadre de l'institution philosophique. Et en effet cette polyphonie dans l'histoire de la philosophie féministe a fait ses preuves : dans les années 70 notamment, lors de la deuxième vague du féminisme (d'après la théorie de Bibia Pavard), de nombreux mouvements et collectifs féministes voient le jour. C'est notamment par exemple le cas du Mouvement de Libération des Femmes (MLF) fondé en 1970, auquel de nombreuses théoriciennes féministes prennent part, telles que Monique Wittig ou encore Christine Delphy, directrice d'un texte pionnier concernant le droit à l'avortement, le *Manifeste des 43* par Simone de Beauvoir. Nous citons ici le MLF car c'est l'un des mouvements féministe les plus connus en France, mais bien d'autres ont vu le jour et bien après les années 70. Nous même, au sein de cette association, faisons ce travail polyphonique et avons conscience de l'importance du dialogue dans la construction et la théorisation de la pensée féministe, pour se donner un élan intellectuel et un courage de dire.

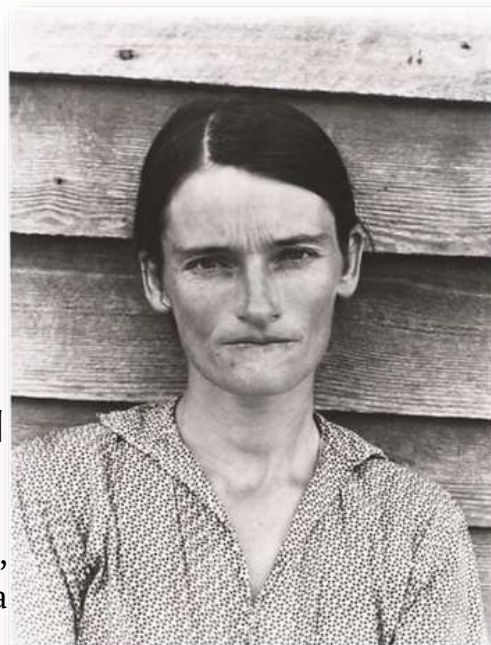
Amandine SO

RUBRIQUE

ARTISTIQUE

L'APPROPRIATIONNISME OU L'affirmation D'UN POUVOIR FÉMINISTE EN ART

La photographie d'une femme, affrontant le regard de la caméra, les sourcils froncés, nous entraîne aux Etats-Unis, au cœur de la Grande Dépression des années 30.



After Walker Evans: 4, Sherrie Levine, 1981

L'artiste, Sherrie Levine, rejoue ici le cliché de Walker Evans (Allie Mae Burroughs, femme d'un métayer cultivant le coton, 1936), un éminent photographe du XXe siècle. Il est notamment connu pour son style documentaire que l'on perçoit ici par la représentation d'une simple femme, sans artifice. Le spectateur prend ainsi part à un quotidien, présenté à contre-courant de toute « mise en scène » photographique. La recherche d'esthétisme n'est donc pas au cœur de l'entreprise de Walker Evans, le cliché apparaît alors de façon brutale au spectateur, happé par le regard de cette femme.

Sherrie Levine décide de rephotographier le cliché de Walker Evans, à partir du livre « Louons maintenant les grands hommes » de 1941. Le titre éloquent de l'ouvrage ajoute une légitimité supplémentaire au travail de copie de Sherrie Levine. En effet, l'artiste tente de se faire une place parmi cette grande lignée d'autorités masculines. Pour l'instant, tout porte à croire qu'il ne s'agit là que d'une forme de plagiat.

Dans les années 80, apparaît aux Etats-Unis, en art, l'appropriationnisme. Ce courant souhaite ainsi détourner le système traditionnel de création. Il n'est plus question de créer une œuvre originale mais plutôt de recréer les précédentes. Il semble alors s'esquisser une frontière floue entre recréation et imposture.

C'est donc dans cet élan appropriationniste que Sherrie Levine légitime ce qui pourrait sembler n'être qu'une rephotographie gratuite.

Cependant, au-delà d'une simple recréation, les artistes appropriationnistes soulèvent un problème plus grand et symptomatique du courant, la notion d'auteur.

En effet la signature est ce qui confère avant tout un statut d'autorité tangible à l'œuvre. C'est ce qui en fait sa rareté, ce qui distingue alors l'art de l'artisanat.

Cependant ce fétichisme dangereux du grand statut incontestable du créateur, semble mis à mal par les artistes appropriationnistes.

La reproduction est un processus qui engage la fin de l'unicité, de la rareté de l'œuvre soustraite au temps. Cette thèse est notamment développée par le philosophe Walter Benjamin plus tôt, en 1939, dans l'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique. Dans laquelle l'auteur développe la thèse de la perte de l'aura de l'œuvre.

Cette dernière rejoint désormais le flux mondial, noyée dans les reprises et est alors engagée dans de multiples relations.

Ces artistes repensent d'un point de vue plus général, l'idée d'une histoire linéaire en y intégrant des retours possibles voire infinis parfois et confèreraient du pouvoir aux mythologies individuelles. Les œuvres sont alors citées, reprises, ici Walker Evans par Sherrie Levine. Les noms de ces artistes semblent presque devenir des marques, ils ne sont plus les autorités uniques mais se partagent avec d'autres.

En 1949, Simone de Beauvoir fait paraître un éminent ouvrage féministe, intitulé *le Deuxième sexe*. Et c'est précisément avec le titre *After Walker Evans* que Sherrie Levine souligne cet état de la création, le constat d'arriver après et de se placer après. Derrière une autorité et derrière un grand homme. Elle signe la fin de l'entité créatrice et de sa création originale. Cette idée de deuxième n'est pas sans nous faire penser à l'entreprise de Elaine Sturtevant qui se place dans cette position de suiveuse du génie masculin, celle de deuxième et de l'après dont parle Sherrie Levine.

En effet, Sturtevant, comme elle souhaite se faire appeler, semble prendre part à cet élan appropriationniste, en teintant ses œuvres d'ironie. Bien que l'artiste ne se réclame pas du courant, beaucoup de points communs tendent à nous faire penser le contraire.

Par exemple, lorsqu'elle reproduit les *Flowers* de Andy Warhol en 1970, Sturtevant décide plutôt d'en faire une copie maladroite, aux contours imprécis.

Des détails qui pourraient paraître insignifiants et pourtant soulèvent ici un point important de la création. En effet par ce geste maladroit, Sturtevant s'approprie l'œuvre de Warhol mais avec les « défauts d'une femme ». Comme si sa nature même l'empêchait de reproduire l'œuvre de ce grand génie. L'idée d'une femme qui ne peut être que le modèle d'un homme, dans l'ombre de celui-ci.

Ce courant se pense alors sous le pinceau de ces femmes, comme une revendication féministe et ironique de leur pouvoir. D'un côté apparaît une lecture plus implicite chez Sherrie Levine et de l'autre une revendication assumée de la part de Sturtevant.

Les femmes artistes appropriationnistes se placent ainsi derrière une entité incontestable, derrière cette place qu'elles ne peuvent voler. Elles ne peuvent en faire que de "pâles copies", comme elles aiment le souligner avec humour.

Cet article n'est qu'une piste de réflexion, une introduction. Le sujet est vaste et complexe et ne peut être traité dans un simple article.

Si ce thème vous intéresse, d'autres auteurs traitent également de la perte de l'aura de l'œuvre: La mort de l'auteur de Roland Barthes, 1967.

Et en avril prochain, une exposition sur l'artiste Sherrie Levine à la galerie David Zwirne.

Rihana MACHOUK



RUBRIQUE

INTERNATIONALE



La Révolution Iranienne : l'espoir d'un pouvoir pour les femmes ?

En 1979, la République Islamique devient le régime officiel de l'Iran après la révolution islamique. L'instauration de ce régime politique marque un véritable tournant néfaste pour la condition féminine en Iran.

Dès 1972, la tutelle masculine avait été mise en place, réduisant alors le statut des femmes à simple propriété de leur père, mari, ou frère. Cette mesure, qui limite grandement les possibilités offertes aux femmes dans leur vie quotidienne, puisqu'elle leur interdit même de travailler sans l'accord d'un homme, n'était malheureusement que l'avant-goût de ce que la République Islamique réservait aux femmes. Une des premières actions de la République Islamique en 1979 est l'abrogation de la loi de 1967, avec pour conséquence le retour de la ségrégation des sexes, et le port du voile obligatoire pour les femmes. Depuis, de nombreuses mesures sont prises pour légiférer sur le corps des femmes et restreindre leurs droits. En 2007, la loi sur la famille limite les droits de la femme en cas de divorce : la garde des enfants, par exemple, est la prérogative du père dès que l'enfant atteint l'âge de sept ans. En 2014, une politique nataliste est mise en place par le régime qui, pour faire augmenter la natalité, prend la décision d'interdire toute forme de contraception permanente. Cette politique est poursuivie en 2021, puisque le régime procède à une restriction du droit à l'avortement. Les femmes sont donc le bouc émissaire de la République Islamique, un régime autoritaire et militaire dont les fondements ne reposent presque que sur la religion.



L'ayatollah Ali Khamenei, qui a mené la révolution islamique de 1979 et est depuis lors guide suprême d'Iran, a su mettre en place une véritable théocratie militaire, et ce au détriment, non seulement des femmes, mais de toute la population. Malgré ses nombreuses critiques du droit de vote des femmes, ce dernier se maintient : c'est l'un des derniers droits fondamentaux dont disposent les femmes en Iran actuellement. En revanche, elles risquent toujours la peine de mort en cas d'adultère, ou de légitime défense. Les Iraniennes sont en réalité sujettes à des destins funestes pour des raisons aussi nombreuses que variées, comme le prouve la mort de Mahsa Amini, une femme de 22 ans issue de la minorité kurde d'Iran, le 16 septembre 2022 à Téhéran. Cette jeune femme avait été arrêtée pour « port de vêtements inappropriés » car son voile était mal mis, et est décédée trois jours plus tard aux mains de la police des mœurs. La mort de Mahsa Amini est indéniablement l'événement qui a marqué le point de non-retour pour les Iraniennes, mais aussi pour les Iraniens, qui font preuve de lucidité. S'ils sont avant tout révoltés par les agissements du régime et la mort de Mahsa Amini, ils sont également conscients qu'un régime capable d'humilier et de massacrer les femmes de son pays ne s'arrêtera pas là pour faire régner l'ordre, mais que chaque personne est concernée par les abus du pouvoir.

Ainsi, depuis le 16 septembre 2022, de nombreuses manifestations ont lieu dans les rues d'Iran, et ce malgré les violentes répressions du régime. En effet, les ONG comptent actuellement plus de 450 personnes tuées depuis le début des protestations. Partout dans le pays, Iraniens et Iraniennes scandent le slogan du mouvement, « Femme, Vie, Liberté », montrant à quel point la condition féminine est au centre des revendications. Les femmes portent largement ce mouvement sur leurs épaules, et sont prêtes à prendre de nombreux risques : les femmes osent désormais sortir sans voile, s'afficher la tête nue, et se coupent les cheveux en signe de protestation. Si ces femmes osent défier le pouvoir, c'est d'abord parce qu'elles ont atteint leur seuil de tolérance, mais aussi parce que la situation actuelle le permet.



Getty Image

Le régime a fait face à de nombreuses crises en 2022, y compris à l'échelle internationale, car les occidentaux peinent à négocier un nouvel accord nucléaire avec un pays qui n'hésiterait pas à sacrifier son propre peuple. Le pouvoir est affaibli, et les répressions ne sont pas systématiques, au contraire. Le 4 décembre 2022, la République Islamique annonce la suppression de la police des mœurs. Cependant, ce qui semble être un pas vers le progrès est mis en doute par l'intégralité de la presse internationale, qui y voit d'abord une tentative du régime de se protéger. Effectivement, la question du port du voile est désormais dépassée, puisque les femmes ne comptent pas remettre ce voile qu'elles ont abandonné de si bon cœur. À présent, les manifestants exigent la chute du régime : ce n'est plus seulement un mouvement protestataire, c'est une révolution.

La question principale que se posent à la fois les manifestants et les acteurs internationaux, est de savoir s'il existe un espoir que cette révolution aboutisse et que les femmes retrouvent leur pouvoir dans la société et sur leurs propres vies. Le simple fait que le régime recule montre déjà sa faiblesse actuelle dans le contexte des crises auquel il doit faire face, et permet aux manifestants d'avoir de l'espoir en dépit des répressions du mouvement. Ces derniers temps, le peuple se détache visiblement des valeurs du régime islamique, et rejette le pouvoir militaro-religieux des mollahs : les militants comprennent qu'ils peuvent prendre des mesures contre le pouvoir. Ce dernier est donc constamment sous pression, dans la crainte des événements à venir, et dans l'incertitude de la meilleure stratégie à adopter pour étouffer les protestations. Cependant, les militants, continuent quant à eux de vivre leur vie parallèlement aux manifestations : ils vont au travail, conservent leurs habitudes, et aller manifester s'intègre en quelque sorte dans une nouvelle routine du quotidien. Ainsi, selon la presse internationale, la lassitude populaire n'est pas à prévoir dans un futur immédiat, tandis que le régime se fissure. Afin d'assurer la durabilité du mouvement, il ne manque réellement qu'un leader et des revendications claires établies par une charte politique. Il n'est pas trop tard pour qu'une figure de proue émerge et mène en révolution ce qui ne s'organise pour l'instant qu'en manifestations et rassemblements populaires derrière la figure fantôme emblématique de Mahsa Amini, érigée en symbole.

Concrètement, ce que peuvent espérer les femmes, dans la conjoncture actuelle, est un retour à la situation qui a précédé le Régime Islamique : les années 1960 ont été marquantes en termes de droits des femmes en Iran. Malgré des mesures allant à l'encontre de la liberté féminine telles que l'interdiction formelle du port du voile, cette décennie a vu de nombreux progrès vers l'égalité homme-femme. La distinction entre filles et garçons a été abrogée par l'éducation nationale, la « Révolution Blanche » de 1962 a apporté avec elle le droit de vote et d'éligibilité pour les femmes, et en 1967, la loi de protection de la famille a rendu possible le divorce pour les femmes et réglementé la polygamie. La possibilité d'un retour en arrière n'est donc pas à exclure, mais il semble toutefois que la chute du régime islamique soit la seule issue qui offre au peuple iranien une victoire sans concession.

Pour les femmes, la révolution ne semble pouvoir apporter que des victoires, aussi petites et progressives soient-elles : en Iran, les femmes n'ont presque rien à perdre, et toutes les libertés à gagner.



CL!C